

Hommage à L'Age d'homme, par Camille Aubaude

Je tiens à rendre hommage à Vladimir Dimitrijevitich, qui a fondé la maison d'édition « L'Age d'homme », que je connais depuis ma thèse sur Isis. Au fil des années 1990, j'ai eu le plaisir de publier divers articles dans les œuvres thématiques, telles que *Aux sources de l'éternel féminin*, dirigé par Arnaud Guyot-Jeannin, et dans les prestigieux *Dossiers H.*, grâce à Alain Paucard. J'en garde une vive reconnaissance à ces amis qui m'ont fait confiance, et à Vladimir Dimitrijevitich, qui a dirigé cette courageuse maison d'édition jusqu'à sa mort, le 28 juin dernier.

A travers le généreux concept de Michel Leiris, « l'âge d'homme », Vladimir Dimitrijevitich a fait connaître la littérature slave en France, publiant de grands écrivains russes, polonais et tchèques, et des monuments littéraires tel que *Vie et Destin*. En réussissant une belle carrière, il n'a jamais renoncé à embrasser mille choses en même temps, possédant assez de vitalité pour aimer des livres très différents, et pour montrer que la littérature ne se réduit ni à un lieu ni à une époque.

A l'âge d'internet, la librairie de « L'Age d'homme », au 5 rue Férou, à Paris, à droite de l'église Saint Sulpice s'efforce toujours d'œuvrer en faveur des poètes. Vladimir avait un goût profond de la poésie épique, donné par ses professeurs, précise-t-il dans son entretien avec le Père Nicolas Ozoline, filmé par Jean-Pierre Bonneau, *Personne déplacée*, un portrait de cet éditeur stigmatisant l'édition d'aujourd'hui, sous l'emprise du simulacre.

C'est une de ces librairies où l'on rencontre des lettrés et des artistes venus de tous les horizons trouver un livre rare. J'ai vu, dans des salons du livre parisiens, des lecteurs me faire signer mon article publié dans un des ouvrages collectifs de « L'Age d'homme », tant ce livre comptait, et les auteurs aussi. Cet été, c'est sur les rayonnages remplis des livres édités par Vladimir que, grâce aux conseils de Zorica Terzic, j'ai découvert l'œuvre poétique complète d'Alice de Chambrier (voir ci-dessous), une poétesse suisse décédée à l'âge de vingt-et-un ans, dont les poèmes égrènent les grands thèmes poétiques, revêtant leur haute signification d'une forme lyrique ultraclassique, pleine de foi et de beauté.

Cette très belle poésie confirme les propos de Vladimir recueillis dans *Personne déplacée* : les influx de ce monde là, basé sur la confiance en la vie et la foi chrétienne, sont dénaturés, voire anéantis, et si personne n'ose dire « stop », nous allons nous fracasser contre un mur.

Pour ces raisons, j'offre à sa mémoire ma ballade sur la vérité :

A mes yeux, il était différent
Sans le dynamisme inquiétant,
Les rires affectés des prêcheurs.
Il s'armait de terribles fureurs
Dont mon cœur a réveillé l'ardeur,
Avec la majesté, la valeur
D'une innocente vitalité
Pour voir, comprendre, imaginer.

Aucune ombre dans ses manières,
Qui montraient des idées sincères,
Une élocution raffinée,
Le fier sentiment d'une âme, née
Hors des sphères voilées des Enfers,
Une âme vierge comme l'univers
Se déployant sans jamais pleurer
Pour voir, comprendre, imaginer.

Des reflets blonds donnent au visage
L'or vertueux d'une pensée sans âge.
Il romprait le charme en donnant son nom.
Mars demeure son seul prénom.
Il annonce exercer dix métiers.
Jugez de ses désirs : ne jamais
S'avilir et pouvoir dire « Je sais ».
Il vaut mieux être sans métier
Pour voir, comprendre, imaginer.

La lumière d'autrefois unit
Nos vies de poètes : elle a mis
Dans mes yeux le Pays lointain,
Au regard pur d'un miroir sans tain.

<http://www.camilleaubau.de.com>
<http://www.lamaisondespages.com>
<http://www.wikipedia.fr>

Vladimir Dimitriévitch était l'âme des peuples d'Europe centrale, marquée par une ô combien terrible expérience de l'exil, et ce rêve moderne appelé « communisme », dont nous avons tous recueillis les effets. Anticipant une ère de chaos et de destruction, la guerre civile qui a fait exploser la Yougoslavie débutait quand j'ai publié la « lettre d'injures » d'une femme serbe à l'Ambassadeur des Etats-Unis, texte de fiction repris dans un livre de bibliophilie (voir *Lettre aux imprimeurs & Quelques Lettres d'Insultes*, Colophon, Grignan, 1999). Les médias saupoudraient leur propagande et l'humanisme bon teint qui assure le succès de nombreux romans feuilletons, et récits assimilés, qui manquent de fond. Parfois, on entendait de la bouche des participants revenus à Paris le récit des massacres. Au terme de la prise du Kosovo, une terrible douleur allait toucher les Serbes, exilés de leur propre terre. La seule arme que possédait Vladimir Dimitriévitch pour garder la terre où s'élevait les plus anciennes églises du peuple serbe, fut d'être, durant le conflit, le témoin de son pays et le gardien de L'Age d'homme. Enfin, « laissez-nous tranquilles », demande-t-il en 2011.

Vladimir Dimitrijevitich attachait une grande importance aux raisons de cette guerre, à ce territoire démembré, crucifié, qu'il avait quitté à dix-neuf ans, pris par l'envie d'aller voir ailleurs. Ce n'était pas l'unique pays, et ce ne sera pas le dernier auquel de puissants rivaux infligent des actes dont les bêtes les plus brutes sont incapables, et sans justification dans le caractère d'un peuple. L'éditeur, les musiciens, les écrivains, les journalistes et les traducteurs qui gravitaient autour de la grande librairie de « L'Age d'homme », visible du Café de la Mairie de la Place Saint Sulpice, s'exaspéraient d'être les seuls à comprendre la fin d'un monde. Leurs yeux contemplaient soudain un vide atroce, celui des métiers, celui des passions qui ont disparu, lors d'une ouverture sur le monde soumise à l'efficacité et non aux règles de l'éthique. Ils en parlaient comme des oiseaux qui chantent pour la dernière fois, alors que la nuit tombe.

Graffiti sur un mur à Nicosie

Nous vivions à l'abri d'un mur
séparant le pur de l'impur
Désormais rien ne sera sûr

Il nous en reste en Palestine
et des bouts de muraille en Chine
et les voiles de ma voisine

Et tous les murs de ma maison
ne furent-ils qu'une prison
Et les dictats de la raison
dépasseront-ils la saison

Et les barbelés d'Amérique
qui la protègent du Mexique
et les enceintes magnifiques
qu'eut Jéricho ville d'Afrique

Poème de Chaunes
<http://chaunes-sylvoisal.com/galleries.htm>

Fugitive

Nous sommes étrangers et passons sur la terre
Comme un esquif léger qui fuit en se jouant
Sous les furtifs baisers d'une brise légère,
Et dans l'horizon bleu disparaît lentement ;

Heureux si le sillon qu'il marque dans sa fuite
Demeure quelque temps après qu'il a passé ;
Si quelque tourbillon n'efface tout de suite
Le chemin qu'en son cours rapide il a tracé ;

Heureux si, dans les lieux d'où le sort nous entraîne,
Il nous demeure un cœur où nous vivions encor,
Un seul cœur qui nous suive en la plage lointaine
Que l'on nomme ici-bas le sépulcre d'un mort.

Maison abandonnée

Eux sont loin maintenant, et le logis demeure. On dit qu'il est humide et par le temps miné
: Nul n'a compris, hélas ! qu'il se désole et pleure Tous les êtres chéris qui l'ont abandonné.

Un lierre l'a couvert d'un manteau de verdure Comme pour en voiler l'éternelle douleur ; Nul
œil indifférent ne doit voir la blessure Qui ronge lentement la maison jusqu'au cœur.

Et souvent, dans les nuits où souffle la tempête, Lorsque le vent s'attaque à ses murs
crevassés, La maison sent la mort qui passe sur sa tête Et se dit que peut-être elle a souffert
assez...

Quelquefois, cependant, l'abandonnée espère Qu'ils n'ont pas oublié, qu'ils reviendront un
jour, Et voyant sous le vent trembler l'herbe légère : « Les voilà, pense-t-elle, enfin c'est le
retour ! »

Mais le jour a passé, déjà le soir est proche ;
Personne n'est venu, ce n'était rien encor. De
l'angelus au loin, grave, tinte la cloche,
Et la vieille maison pleure son bonheur mort.

Puisque ceux qu'elle aimait déjà l'ont oubliée,
Puisqu'ils ne songent plus au vieux foyer
noirci Dont la vie à la leur est à jamais liée,
Le reste des mortels peut l'oublier aussi.

Elle n'abritera désormais plus personne
Et demeurera seule avec leur souvenir,
Car elle ne veut pas qu'un autre pas résonne
Aux lieux où son amour n'a pu les retenir.

Poèmes d'Alice de Chambrier
<http://be-virtual.ch/poesie/node/175>